

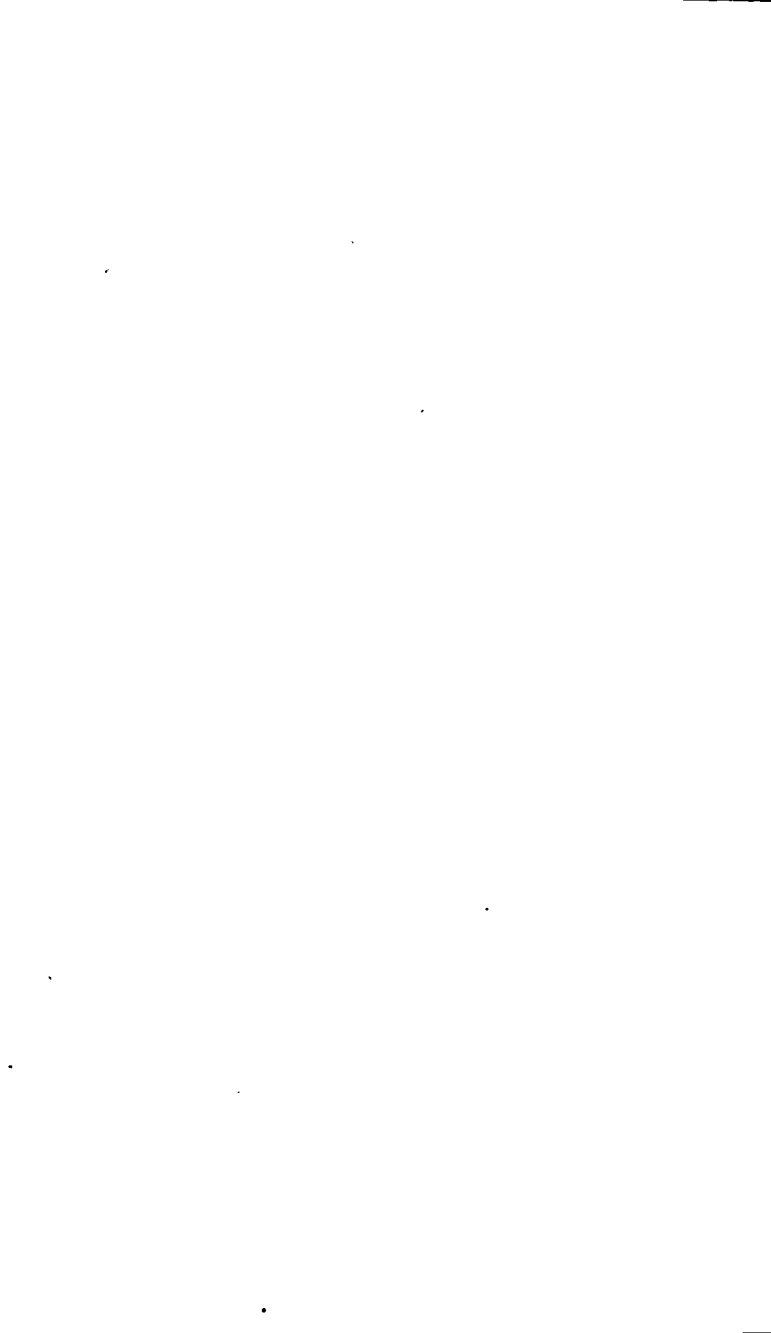
GEORGES MAGNANE

Gagné-Perdu

roman

nrf

GALLIMARD



GAGNÉ-PÉRDU

DU MÊME AUTEUR

nr

L'ÉPÉE DU ROI.

PORTONERO.

LA BÊTE A CONCOURS.

LES HOMMES FORTS.

GERBE BAUDE.

LES BEAUX CORPS DE VINGT ANS.

PLAISIR D'AMOUR.

Chez Albin Michel

LA TRÊVE OLYMPIQUE.

LE GÉNIE DE SIX HEURES.

OÙ L'HERBE NE POUSSE PLUS.

GEORGES MAGNANE

Gagné-Perdu

roman

nrf

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII^e

6^e édition

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt-cinq exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-
Navarre, dont vingt numérotés de 1 à 20, et cinq,
hors commerce, marqués de A à E.*

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
*Copyright by Librairie Gallimard, 1954.***

*Quand le branle-bas s'est tu,
Quand tout est gagné-perdu...*

Shakespeare, *Macbeth*, I, 1.

LIVRE PREMIER

Quand j'ai commencé à cogner, c'était absolument facile. Tout s'affaissait sous mes poings, on aurait dit des pantins mous et rieurs. Celui qui avait la grande moustache et l'air terrible était le plus facile à réduire. Il s'écroulait sur le sol de toute sa longueur et de toute sa masse, comme un arbre. Il m'obéissait toujours; j'étais si fort, avec lui, que je pouvais chanter pendant des heures, après l'avoir abattu, sans me demander si quelqu'un ou quelque chose pouvait entendre ma voix. Il y avait aussi la fille à la figure rouge et la femme qui me serrait contre sa poitrine quand j'étais en colère, mais je n'y prêtais pas attention et prenais tout juste le temps, quand je n'avais rien de mieux à faire, de les jeter à terre et de les effacer en faisant demi-tour et en courant m'occuper de choses plus sérieuses. Il a donc fallu que je rencontre ce type à figure de lune pour que le jeu commence pour de bon. C'était entre un petit mur que nous dépassions tous deux de la tête et un vieux puits assez mal maçonné. Je grattais avec un bout de bois ce qui restait de ciment entre les pierres quand la face de lune s'est approchée. Je lui ai demandé s'il voulait boxer un peu et il m'a répondu poliment qu'il n'y tenait pas. Mon idée l'avait quand même intéressé,

car il s'est retourné tout à coup en riant et il m'a regardé de bas en haut et de haut en bas. Puis, comme ça, en ayant l'air de penser à autre chose, il m'a envoyé un coup de poing en pleine poitrine. J'ai reculé en trébuchant et ma tête a cogné, pas trop fort, contre la muraille mal maçonnée. J'ai été si surpris que l'envie de frapper m'a pour un moment abandonné. Mais je me suis dit aussitôt que tout venait d'un mauvais début et qu'il fallait sans tarder redresser la situation. J'ai donc fermé les poings et, après quelques feintes élégantes et rapides, je lui ai porté le coup fatal. Il s'est alors passé quelque chose d'inouï. Non seulement Face-de-Lune ne s'est pas écroulé à mes pieds, comme il se devait, mais il a tout à coup grossi démesurément. Ses deux poings sont devenus des espèces de pioches qui me fouillaient les flancs si violemment et si tenacement que je criais de surprise autant que de douleur, et que je n'arrivais plus à tenir debout. Il m'a fallu m'accrocher à son espèce de ridicule blouse bleue pour me retenir. Et je criais qu'il me faisait mal, et il continuait à taper, avec un sourire amical, comme si le jeu lui paraissait charmant. Quand il a enfin consenti à s'arrêter, je me suis mis à réfléchir. Je ne pouvais évidemment pas rester sur une pareille défaite. Les côtes quelque peu endolories n'étaient rien. Ce qui m'était insupportable, c'est que Face-de-Lune eût paru prendre tant de plaisir alors que je me sentais si mal à l'aise, moi. J'étais bien embarrassé, mais je n'ai rien dit à personne. Il fallait trouver moi-même le moyen de me sortir de ce mauvais pas. L'inspiration m'est venue soudain, quelques jours plus tard, quand j'ai vu Face-de-Lune en train de pisser contre le mur de la maison du juge. J'ai pris un bon élan et je lui ai, à deux mains, collé la tête contre la muraille. Comme il ne s'est pas retourné, j'ai recommencé trois ou quatre fois, jusqu'au moment où il s'est

étalé par terre. Cette fois, tout allait bien, et j'étais très content. J'ai voulu regarder quel genre de tête il faisait. Je l'ai donc retourné et je suis resté stupéfait : ce n'était pas Face-de-Lune, mais le fils du juge de paix, que sa mère appelait Dédé et que nous appelions Mouche-toi, je ne me rappelle plus bien pourquoi. Il avait le nez comme de la confiture de groseille, le front écorché, et il faisait la grimace. Il ne disait rien du tout, mais ça ne m'a pas tellement étonné : tout le monde le trouvait un peu stupide. J'aurais préféré que ce fût Face-de-Lune mais, comme je me sentais décidément très content quand même, je suis parti en sifflotant et ne me suis plus fait de souci. Mouche-toi n'avait qu'à ne pas mettre exactement la même blouse que Face-de-Lune.

Avec Biri, ce n'était pas si simple. D'abord, la petite sœur, Tounette, se mêlait toujours à nos affaires. Biri ne la regardait jamais et ne lui parlait jamais. Moi, je lui disais seulement « Non ! » chaque fois qu'elle me demandait quelque chose, ou à la rigueur « Sors-toi de là » et « Fous-le-camp » les jours où elle insistait pour demeurer avec nous. Mais elle se mêlait toujours à nos affaires. Si Biri proposait de lutter bras dessus bras dessous, elle gueulait que je le tuais avant même qu'on eût commencé. Le soir où il m'a donné un coup de râteau sur la tête qui m'a étendu par terre, elle a tellement crié que j'avais encore essayé de le tuer, le pauvre, que j'ai reçu de ma mère une raclée qui aurait pu être fameuse, mais que j'ai à peine sentie parce que j'étais encore à moitié assommé. C'est le lendemain, ou le surlendemain que je me suis expliqué avec Biri dans le préau de l'école. Il préférait en rester là, lui, bien sûr. Mais j'ai tout de suite commencé par lui coller mon poing sur la figure, en remontant, comme j'avais lu qu'il fallait le faire dans le *Miroir des Sports*. Je n'ai pu l'atteindre au menton mais mon pouce lui a éraflé le nez d'une façon assez violente, car il a reculé de trois pas et il m'a regardé d'un air sauvage en disant : « Ça, tu l'emporteras

pas en paradis. Ah ! non, tu l'emporteras pas en paradis ». Il ne bougeait quand même pas. J'ai pensé qu'il voulait m'avoir comme j'avais eu Face-de-Lune — ou plutôt Mouche-toi — et j'ai pris les devants. Le deuxième coup de bas en haut a complètement raté. Du moins à mon avis : c'est à peine si j'ai senti que je frôlais le front de Biri. Mais Biri a paru encore plus en colère que la première fois. Il a couru sur moi et j'ai pensé qu'il allait m'allonger quelques rudes coups de poing. Pas du tout ! Il n'essayait que de me raboter les tibias à coup de pied, et ça faisait diablement mal. J'ai donc lancé encore mon poing, de bas en haut, puisque ça réussissait. Je l'ai atteint en plein dans l'œil et il a reculé précipitamment de trois ou quatre pas. Les autres s'étaient attroupés et faisaient semblant de se bousculer aussi pour détourner l'attention du père Bugelot, l'instituteur. Trois, quatre, cinq fois, peut-être davantage, la même manœuvre a recommencé. Biri fonçait sur moi, me lançait quelques coups de pied, que j'esquivais avec plus ou moins de bonheur, je lui portais ce fameux uppercut décrit par le *Miroir des Sports* et il reculait comme s'il allait perdre l'équilibre. Seulement il ne perdait jamais l'équilibre et je trouvais cette espèce de mécanique plutôt agaçante. Quand j'en ai eu assez, je suis allé me promener de l'autre côté de la cour. Biri avait le nez mal en point et ne paraissait pas fier, mais je n'étais que médiocrement satisfait. Je ne savais pas conclure.

C'est près d'une haie où le sureau en fleurs sentait très bon que j'ai trouvé les frères Guerbillon en train de se vautrer à tour de rôle sur leur petite sœur Joséphine. Elle pouvait avoir sept ou huit ans et les trois frères, Gaston, Hubert et Paul avaient l'un neuf mois, l'autre dix-huit mois et l'autre vingt-sept mois de plus qu'elle, à quelques jours près. Le père Guerbillon ne perdait pas son temps, et il en était très fier. Hubert était couché sur Joséphine, au plus creux du fossé, au delà d'une rangée d'orties à travers laquelle passait un petit sentier bien propre, visiblement préparé depuis longtemps. Gaston et Paul me regardaient approcher avec de larges sourires. Tous les Guerbillon ont cette figure large et molle, avec des taches de rousseur autour du nez. Leur bouche ne se ferme jamais tout à fait et la crasse sèche à moitié sur leurs dents. Je n'étais pas très curieux de voir exactement ce que faisait Hubert (ses frères prononçaient Hurbert) avec la petite Joséphine. Je savais ce que c'était depuis longtemps. Les gens baissaient la voix pour en parler, alors j'écoutais bien mieux. Je m'étais arrêté devant Gaston et Paul. Ils disaient qu'il y avait longtemps qu'ils ne m'avaient pas vu, que je ne venais pas souvent jouer avec eux, des politesses. Je

faisais « Hum-hum », « oui-oui » et d'autres bruits comme ça. Ce qui m'intéressait, c'était le ciel au-dessus de la haie de sureau. C'était bien la première fois que je regardais le ciel et le temps qu'il faisait avec tant d'attention et ça me paraissait un peu bizarre. Le ciel avait plus de poids que d'habitude parce qu'il y avait une de ces brumes qui descendent jusque dans les arbres, jusque dans les mains. On cherche à la saisir, on ne peut pas, et on souhaite qu'il pleuve, à la fin, parce que la pluie, c'est du ciel qui fond et qu'on peut sentir couler sur la figure et glisser entre les doigts. Hubert est venu avec nous en suivant soigneusement le petit sentier entre les orties. Il m'a souri en disant : « C'était le tour de Paul. Mais, puisque tu es là, tu peux y aller tout de suite. » J'ai bien compris que c'était une grande politesse qu'il me faisait mais je n'avais pas envie d'aller avec Joséphine. Elle est venue près de moi, elle aussi. Elle n'avait pas de taches de rousseur, et ses dents étaient, sous ses lèvres humides, propres comme celles d'un petit animal. Elle me souriait et ses yeux bleu très clair exprimaient une sympathie candide. A cause de son sourire, je regrettais bien de n'être pas du tout tenté d'aller avec elle. Non seulement elle ne me tentait pas, mais j'avais un peu mal au cœur. C'est ce vague mal au cœur qui me rendait si attentif. Mes regards n'étaient plus aussi rapides, ils devenaient visqueux, ils tombaient en panne sur des détails. J'avais commencé à regarder les genoux rouges de Joséphine et je continuais à les regarder, stupidement, comme tout à l'heure le ciel par-dessus la haie. Sur le genou droit, il y avait une croûte bien sèche, presque noire, ronde et auréolée de petites griffes, comme les grosses taches d'encre sur mon buvard. A force de se frotter contre elle, ses frères, qui portaient des culottes de gros drap, avaient rendu ses cuisses toutes rouges au-dessus des

genoux. J'avais lu, juste la veille, un livre illustré où le chevalier se battait victorieusement seul contre dix. Il se battait ainsi pour sauver des griffes de je ne sais quels bandits une pure jeune fille. Je regardais les cuisses rouges de Joséphine, puis ses yeux et son sourire clair. Les trois gamins ne pouvaient rien lui faire, bien sûr, on m'avait expliqué ça aussi (des grands, à l'école, qui méprisaient les petits comme nous...) Mais je pensais que Joséphine ne pourrait quand même jamais ressembler beaucoup à l'amie du chevalier. Le ciel paraissait de plus en plus épais sur les feuilles de sureau et sur la tête des quatre petits Guerbillon. Ils étaient autour de moi en éventail. Ils voyaient bien que je les regardais plus lourdement que d'habitude. Ils échangeaient de rapides clins d'œil, de temps en temps, comme pour se demander l'un à l'autre si c'était du lard ou du cochon. Pour les rassurer, j'ai fait semblant de sourire. Ça n'a pas pris. Ils ont continué à me regarder, puis Gaston, l'aîné, n'a plus montré que le bout de ses dents de poussière sèche. Il m'a demandé pourquoi je ne disais rien. « Si tu ne veux pas aller avec la petite, nous ça nous est égal. On veut pas te forcer. On peut s'amuser aux cachettes, si ça te plaît mieux ». J'aimais beaucoup jouer aux cachettes et j'ai ouvert la bouche pour dire oui. Le mot n'a pas pu passer. J'étais engourdi, perclus. Je savais déjà qu'ils m'avaient tué. Je leur en voulais salement, d'une haine basse et molle qui ne me soulevait pas, qui ne me jetait pas sur eux les poings en avant. Je n'avais pourtant pas peur des coups. Quelquefois j'avais attaqué trois ou quatre garçons plus forts que moi et j'avais continué à cogner à coups de pied, à coups de pierre, quand j'étais à terre, vaincu et risquant de me faire abîmer. J'ai dit tout ce que je trouvais à dire, doucement, sans élever la voix : « Vous me dégoutez ». Ils se sont encore regardés plusieurs fois et Gaston



GEORGES MAGNANE

GAGNÉ-PERDU

« Quand j'ai commencé à cogner, c'était absolument facile. » Telle est la première phrase de ce roman de Georges Magnane. Ce pourrait en être aussi le résumé. *Gagné-Perdu* est, en effet, le récit, à la première personne, d'une « éducation physique » (au sens où l'on dit : éducation sentimentale).

Un matin, près d'un vieux puits rond, un gamin découvre donc la nécessité de frapper. Moment capital, à partir duquel chaque contact avec les autres lui semble une bataille gagnée-perdue. Une seule pensée l'obsédera toute sa vie : s'imposer, c'est-à-dire gagner. Qu'il se trouve dans une école de hameau ou à la Sorbonne, au bal d'une bourgade ou à la réception d'une ambassade, en train d'assister à l'exécution d'un traître ou allongé auprès d'une maîtresse « pour qui l'amour est un combat », ce gamin demeure présent.

Ce livre très curieux, qui nous montre l'enfance et l'âge adulte sous une lumière impitoyable, a parmi ses mérites celui, essentiel, de créer un personnage. Et, en ce personnage, se résume une interprétation du monde fidèle à l'esprit de l'enfance vraie, qui a ses enfers aussi bien que ses « verts paradis ». Interprétation symbolique, parfois même mythique, mais convaincante comme le personnage lui-même qui est petite brute orgueilleuse et consciente, attirée par la violence et la détestant : un véritable enfant de ce siècle.

650 fr B. C. + T. L.

Extrait de la publication